

L'Arbre de Noël de l'Enfant Pauvre

La veille de Noël, le soir, un enfant étranger court d'un pas pressé à travers la ville : il veut voir les lumières que, de tous côtés, l'on allume.

Il s'arrête devant chaque maison et regarde les guirlandes brillantes qui, du haut des sapins de Noël garnis de bougies, projettent leur éclat à l'extérieur. Comme il est triste, le pauvre petit !

Il verse des larmes et soupire : " Tout enfant aujourd'hui a son petit arbre et sa bougie ; tout enfant chez ses parents a sa douce surprise ; moi, pauvre et seul, je n'ai rien !

" Pour moi aussi l'on allumait des bougies, quand, à la maison, j'étais assis au milieu de mes frères et sœurs ; mais ici, sur cette terre étrangère, tout le monde m'oublie.

" Nul ne me fera-t-il entrer chez lui ? Oh ! je ne demande pas de présent pour moi ! Qu'à la lueur de l'arbre de Noël dressé pour d'autres, il me soit permis seulement de me raïmer ! "

Il frappe aux portes, petites et grandes, aux fenêtres, aux magasins ; personne ne vient recueillir le petit étranger ; il n'y a pas d'oreilles dans ces maisons.

Tous les pères ne sont occupés que de leurs enfants ; les mères préparent pour eux les présents ; elles ne pensent qu'à cela, rien qu'à cela : nul ne songe au pauvre petit.

" O cher, ô divin Jésus ! pour père et pour mère, je n'ai que vous ! Les hommes m'abandonnent ; soyez mon soutien ! "

L'enfant frotte ses mains que le froid a glacées ; il grelotte sous ses haillons, et, le regard fixé devant lui, il attend, anxieux, dans la rue.

Alors arrive tout doucement un autre enfant, il est vêtu de blanc et porte une lumière qui éclaire la rue obscure ; quelle douceur sur ses traits, lorsqu'il s'adresse au petit : " Je suis le divin Jésus ; moi aussi je fus jadis un enfant comme toi ; tout le monde t'oublie ; moi je ne t'oublie pas.

" Il n'est point de lieu où je ne sois présent ; j'étends ma protection sur ceux qui errent ici dans ces rues, comme sur ceux qui là-bas sont à l'abri dans les chambres.

" Enfant étranger, je te veux dresser ici, à cette place découverte, ton arbre de Noël, aussi beau et plus encore que ceux que l'on dresse dans les maisons. "

De la main, l'Enfant Jésus lui montre alors le ciel : là-haut resplendit un arbre dont les branches sont garnies de mille étoiles.

Comme ils brillent, ces feux éloignés qui paraissent tout près ; quelle joie inonde le cœur de l'enfant étranger, quand il considère, lui aussi, son arbre !

Ainsi que dans un songe, des anges descendent en longues files vers l'enfant, et ils l'emmènent vers la place éclairée.

L'enfant étranger est arrivé dans la patrie, il est auprès de son divin Sauveur ; il ne se soucie plus des vains présents que l'on reçoit sur la terre.

RUCKERT.

Pages Oubliées

LA DEMEURE DES GRANDS HOMMES

J'ai toujours aimé à parcourir la scène physique des lieux habités par les hommes que j'ai connus, admirés, aimés ou révérents, parmi les vivants comme parmi les morts. Le pays qu'un grand homme a habité et préféré, pendant son passage sur la terre, m'a toujours paru la plus sûre et la plus parlante relique de lui-même, une sorte de manifestation matérielle de son génie, une révélation muette d'une partie de son âme, un commentaire vivant et sensible de sa vie, de ses actions et de ses pensées. Jeune, j'ai passé des heures solitaires et contemplatives, couché sous les oliviers qui ombragent les jardins d'Horace, en vue des cascades éblouissantes de Tibur ; je me suis couché souvent le soir, au bruit de la belle mer de Naples, sous les rameaux pendans des vignes, auprès du lieu où Virgile a voulu que reposât sa cendre, parce que c'était le plus beau et le plus doux site où ses regards se fussent reposés. Combien, plus tard, j'ai passé de matins et de soirs assis aux pieds des beaux châtaigniers, dans ce petit vallon des Charmettes, où le souvenir de Jean-Jacques Rousseau m'attirait et me retenait par la sympathie de ses impressions, de ses rêveries, de ses malheurs et de son génie ! Ainsi de plusieurs autres écrivains ou grands hommes dont le nom ou les écrits ont fortement retenti en moi. J'ai voulu les étudier, les connaître dans les lieux qui les avaient enfantés ou inspirés ; et presque toujours un coup d'œil intelligent découvre une analogie secrète et profonde entre la patrie et l'homme, entre la scène et l'acteur, entre la nature et le génie qui en fut formé et inspiré.

A. DE LAMARTINE.

— Aujourd'hui est Pêlève d'hier.